

RIEN ENCORE N'EST VENU
HORMIS D'INFIMES ÉPISSURES
À TON CORDAGE D'INFINI

*(Le texte qui suit est la Postface du **Livre des Lunes**, 214p, paru chez Intertextes, Paris, en 1992. Cet ouvrage qui devait inaugurer une véritable collection de Poiétique, est aujourd'hui épuisé et attend une réédition. Les citations en italique proviennent d'autres recueils)*

Chant, Thrène. Horizon de la prophétie. Vision pleine, imposée en dépit de la nuit obscure qui s'étend et recule toujours plus loin

« *L'oubli au milieu des Lys* », déjà...

« Désarmer la nuit », dérision des charges ingénues et tant de vocables révoqués, invoqués...

« *En la profonde nuit, nous t'offrons ce cantique* », après...« Cantique, quantique... », la langue à rebours chevauchée et à défaut d'asile, la comptine osée du marabout, enfance fraîche, source et répons... Mais ni bouts rimés, ni ficelles...ni paquets, ni adresses...Tous ici chevauchant...Et qu'y entrent innombrables « *les mots aux éléments mêlés* », à l'inverse des académies. Une destinée hors l'escompte et le calcul.
Hommes ! Lunes... !

« *Il y a longtemps que les dénouements reçus
par les postes invisibles de l'être attendent leur distribution.
A chacun une missive où rien encore n'est écrit.
Tout attend d'être dit selon l'apparence à un
correspondant qui est à inventer...* »

« *L'universelle volière n'est cage que du vent* »

Si jeu il y a, c'est jeu du monde, ce monde devenu, à la fois béant et tellement plus restreint...

« *Ce sera comme jeu
Immense d'avoir trop restreint le monde
Ce sera fête Ce sera tourbillon
Voiles cinglant des mers d'éternité
Rondes
comme des billes lancées par des enfants
Ce sera espérance
de ne plus espérer d'avoir trop voulu
Jeu vain Jeu osé
Un rand manège fou
La joie
Tout mouvement pur et disant enfin
ce qui est
Ce sera Dieu rendu à Dieu
d'avoir trop pensé*

*Les grands doutes vides exaucés
Ce sera la réponse »*

Mots à convenir d'un jeu, et si peu convenu qu'il n'entre dans ces raisons du calcul ou de la parcimonie. Et qui donc thésaurise ?

Oh ! Folie ton éloge nouveau ! Oh ! Vérité des mots enfin selon la langue génératrice, accordée à l'origine et dont le code à chaque fois nommé, nommant, vers le silence et l'apaisement.

*« En paroles de pierre, en mots de mer,
verbes de vent...*

Qui saura jamais la source obscure de tout jaillissement ?

L'ombre d'où naquit la lumière, la nuit d'où procéda le jour ? »

A quelques années qui si peu comptent, j'ajouterai : qui parle ainsi et pourquoi encore
« cette langue des fous et des dieux » ?

« Rien encore n'est venu hormis d'infimes épissures à ton cordage d'infini »

Tout se tient ne vous en déplaise tenants des segments et des bouts.

L'être s'est fragmenté et la science commode qui sépare sans limites. Son double par la technique - cet autre étant apparu - sera pulvérisé dans une création d'objets sans limites assignables et sans qu'une quelconque marque claire d'utile en vienne corriger la profusion. Diabolique d'abord puis insensé ce destin de monde. On peut être insouciant. L'oubli toujours est là – ce qui fut perdu.

Fait on à l'altérité le crédit entier de soi-même ? On saura bientôt que cela fut fait.

Prendre un cercle plus tangible au mot, depuis toujours déjà là, en faire le tour homothétique, le lieu géométriquement exact qui relie la réalité, les symboles et l'imaginaire de ce temps, avant d'en encore recevables adresses...

*« Des programmes de machines mettront
l'équivalence au sein de toute choses,
et la parole elle-même n'aura plus qu'à se
taire pour laisser être l'inquiétant silence
des mornes tautologies ».*

La Science n'est plus que cet acte de change-faux vrai ou qui profane, serf technique du devenir des fabriques et des bazars, des marchands de sable et de vent, des gardiens de l'or encore, et toujours en dépit de sa présomption d'innocence, dans tous les cas, clamée selon le plus vicieux des cercles.

A chercher bien, le *marché* seul fut son ultérieur destin, mais surtout cet écran sombre entre nous et l'important, pour le grand ballet des simulacres, à partir de l'instant T. Etais-tu complice, lune ?

Serais-tu le recours à qui parle, fût-ce dans le désert, et quelques cénobites, de nos quêtes sans

but, selon le mode d'une vérité où l'universel a seulement figure d'une singulière proximité et le pouvoir ultime où se mesure ton règne.

Oh ! musique d'un chœur qui n'aurait visée de rien, offrande ou attente de soi-même révélé, lieu vide des miroirs, horizon de tout être, et le possible, hélas, du pire.

RIEN

Paradoxe du tout possible, accessible, accédé. Offert sans fin le nouvel élément et sans cesse « recommencé », le désir vain d'une puissance et de troubles mobiles sous prétexte de l'homme avançant...

Que flottent les drapeaux des corsaires de l'obscur, de la culture les ports font transit de choses arbitraires et l'image douanière et sans fond a gagné contre nos métaphores.

Où sont les aires de la marche et les chemins à l'Occident ?

Tout n'est rien et ne comble à laisser en deçà la source du questionnement.

Rien toujours, fût-ce d'une seule voix la plèbe suiveuse et les habiles qui, pour ses fers, savent poser les aimants.

Il n'est quelque chose que de ta nuit ou de la rencontre éblouie avec ce dont tu n'es cause, homme de peu dont le chant n'est plus hanté.

C'est vers plus loin encore d'évidence, là n'est qu'aire d'envol, le maintenant infirme et demain qu'elle annonce.

L'oiseau de ses trilles nous hèle pour d'autres marches, nous entonnons des fanfares sur des lignes droites et sans but.

Europe des leurres et quelquefois du crime millionnaire où la pensée s'est pervertie. L'abstrait accru et l'artifice cardinal entre histoires contraires.

Où va ainsi ton nom si ta Bibliothèque atteint encore d'insoutenables densités ?

Gens d'Amérique et cousins alignés, espèce du saccage par menace interposée, mutants, qui par ennui se font monomanes et actifs incendiaires.

Des cathodes ludiques aux écrans somnifères, par jeu, faire en vrai, « la guerre des étoiles »...

L'Afrique avec le Sud sont réduits ou spoliés, tout s'enflamme ou se perd, tout se plie ou se tord aux yeux des peuples ébahis, ou qu'on affame.

De l'Orient si proche accourt à nous sans cesse, au nom de Dieu, la mort et de grandes amnésies...

Et qui vous a élus, nouveaux princes, pour ce faire ?

« L'Amérique, hic amer, ne se sauve que du chant ! »

Oh ! Japon, le très lointain et le si proche, tes salves sont lâchées.

« Où sont les Cipango et les Cathay mandarines » ?

Le quartz et l'électron déferlent dans les ciels et de lumière *luxcide* parfois saturent les demeures. Où sont fanaux et lucioles ? Toi, même, Lune, confondue ou laissée !

Tu farcis, gaves ou saignes l'oie que nous sommes - l'oir.

« Jeux de l'Oir, quantiques ».

*« Si leurs radars tombaient en rade
Si leurs lasers nous lézardaient »*

Jeu de l'oie avec figure de mort.

Encore

Nous n'en sommes qu'à l'initial.

Le moderne est non seulement la mode – temps marqué, temps nié – mais encore le mode sans possible échappatoire – manière de faire et d'être, de conjuguer, de vouloir et d'apparaître, ou de penser les substances, sans borne ni référents alors que tient bon et plus que jamais la limite interne sans laquelle il n'est plus rien...

Il n'y a pas de post-modernité tant que l'homme reste *moderne*, asservi aux œuvres qu'il produit, libérant si peu de son essence humaine – infini vécu et non pas arpenté, le Juste à tout homme ou oeuvre qu'on mesure.

J'avance ce paradoxe – à la manière animale :

*« Argile informe
vue de la métamorphose proche
la pulsion démiurge nous ovulant des formes,
nous de semences économes
étonnés des grâces de telles parturitions »...*

Nous baignons en ce commencement du cycle de l'homme technique, machinique, machinal, inaugurant l'ère des simulations et des idoles revenues... Mais qui parlent cette fois, ont des mains des oreilles et n'entendent pas plus...

Dédoublement. Pour quel double ? Jekyll an Hyde. Night after day. Le docteur et ses monstres. Frankenstein triomphant. Règne des reflets et des ombres. Partout a essaimé l'idole et ses faveurs de bactéries. Nous serons asservis à nos œuvres, toutes visions brouillées et alourdies. Tu ne sauras plus ta besogne et ton seul héritage ouvert aux labyrinthes sans l'issue... Futur, futur. Qui vient ?

Devenir de l'être présupposé où accourt un être autre, enfantement monstrueux par accouplement hors nature. Une autre espèce et des genres abâtardis. La mutation conjugulée. La matière échappant à sa loi...

Sage, quoi qu'on dise n'est la science et son élan de Babel.

Tous savent, ne le disent. Certain cela – à moins d'un très peu assuré miracle – comme une très longue et inévitable chute commencée, sans arrêt possible, dans un vide sans limite.

N'est venu

Et déjà tant de signes ! Y sommes-nous à ce naufrage ? Droite ligne vers l'horizon, progrès de la caravane pléthorique, chargement de chair et d'âme abusées, armadas d'insupportables prothèses qui, à chaque étape, seront accrues, au point que l'humain se réduira au résidu futile.

L'intelligence sera de plus en plus artificielle.

L'homme de moins en moins naturel ou humain.

Ce dernier mot sera banni.

« *L'ère cinquième c'est l'aire corticale* »...

Nous ferons de plus en plus semblant. De la nature comme horizon, guide, espace de nos projections, demeure habitée, nous ne tiendrons plus compte, remplacée qu'elle sera par des quantités sur lesquelles nous agirons.

La troisième substance est née.

Technique, essence distillée de nos abstractions, apporte tes nouveaux modes de diffusions, de médiations, fabrique tes apparences, donne nous le besoin et la dépendance, crée cette instance tierce immatérielle des savoirs qui meut l'homme dépossédé, ce nouveau continent inventé en dérive.

D'où la lune. Refuge et paradigme. Du passé, du présent, du poème, du désir, des paroles, du silence patiemment.

Hormis

Prolonger la vision, aller, s'il se peut, au bout de ce possible, achever l'épure esquissée, ce qui n'est à peine que fiction.

Où en est le temps ? Où va-t-il ? Qu'est ce qui vient ou va venir ?

Choses adorées, abhorrées. Machineries. Confusion. Commerce des simulacres.

Industrie sous les logiques serves, asservies à des systèmes clos.

Ensembles terrestres, terriens, de matières ou d'immatérialités vaines, collectifs mécaniques, antennes répétées, leurres vendus, manipulations des ombres et des reflets sans fin... Entre mille miroirs qui se font face et cette lueur insistante qu'on n'interroge plus...

Entre l'ingénu et l'anachronique, le poète invoqué, le poète réfuté.

Et si le poème obstiné disait maintenant l'autre, l'ailleurs du devenu, l'être du devenir ? Et si la poésie, notre intime boussole servait – jusqu'à quand ? – à viser et poser, comme un horizon, indispensable, l'origine et la fin de tout être, inclus l'artifice technique – l'objet – et le quelconque déjà là en contraste, par superposition décalée, intempestive, ou ridiculement fragile de la plus légitime des aspirations, depuis que l'homme a cru pouvoir s'adjuger Dieu ! Où s'en est allée *la nature* ? Est-elle passée ? Qui d'autre peut nous le dire qu'un souvenir insistant ou ce culte d'un deuil très prolongé à quoi pour rien au monde ne renonce l'amant veuf ?

Dire le verbe qui tranche à partir d'un fondement non démontrable, une *monstration*, du seul effet qu'entraîne l'irréductible conviction d'une source pure très proche mais jamais atteinte, parfois interdite, toujours indispensable.

Vouloir l'irréel et l'inassuré, l'indémontrable comme certitude de soi et l'horizon comme limite partagée, le spirituel comme seul lien qui vaille...

Qu'on nous dise la lune et à perte de vue.

Ne restent plus que nos *natures* et l'inconscient pari d'un donné antérieur, lui non modifiable si même influencé, qu'on ne supprimera, et la source que nous sommes.

Là dans ce réduit, la poésie comme résistance.

« *Nous
unicellulaires
déroutant les trafics
sous les lentilles narguant leur scopie* »

Regarder. Où l'écho et la reconnaissance ? Sauf en ce qui nous force et auquel nous échappons. Comment vivre et s'exclure ? Y sommes-nous dans cela qui se donne et se fait de main, de tête d'homme de plus en plus, pour quel état rêvé, pour quelle lune qui manque ? Tu n'es qu'en cette insistance de perdurer quand même, de porter à bout d'âme le pari stupide de n'être pas atteint. En deçà, au-delà, ailleurs.

La vie est cette espérance miraculée de ne pas tenir compte, de passer outre de ce qui la niera, et la question du retour à l'antérieur n'a pas ici de pertinence.

Prendre d'abord la mesure subjective de l'état des lieux, faire l'inventaire avant poursuite et peut-être autrement...

La terre est dans la nuit. Le monde devient un autre. Apparemment. Cercle mondain dont le tour a rétréci au regard de ce que tu peux embrasser.

L'avenir serait-il dans le ciel, nouvelle lumière à conquérir. Une fiction nouvelle après tant d'autres.

Le recours à la science comme théorie *céleste* va s'annuler plus loin aux confins de ses pouvoirs, intempestifs, inadaptés.

Qui jugera ceux qui ont fait leur un supposé vouloir de l'espèce ?

Quel imaginaire va naître à la frontière déplacée du divin par machine interposant son recul, savoirs toujours en relance, le corps et l'âme machinés, et le mystère même de leur implacable prégnance ?

La poésie pour traiter de cette abyssale énigme.

Jeux de la théorie : Big-bang. Paradigme inutile dont nous n'avons retenu que la mortelle simulation... Il y a plusieurs origines et dans la question ainsi posée beaucoup de dérision...

Et si la poésie était l'horizon vrai – l'autre que chacun sait ou pressent – de toute parole vérace atteinte *sur* le monde ?

Quant à la passagère demeure qu'il est, tous les discours ne s'équivalent.

Et si les savoirs du monde ne faisaient que reculer la limite de sa raison, la question de son besoin, l'infinité de ses possibles ?

Il est des dires de genèse et d'origine et leur source doublée !... Il y a aussi des discours de gestes homicides et les escalades sans vergogne où Babel et Gomorrhe ne sont plus loin !

Et si enfin *elle* disait le mystère jamais réduit d'exister seulement et la visée gratuite mais une nime d'un partage occulté, et si son geste arbitrait entre tant d'échos et de signes, en contrepoint des lois physiques ou formelles du nombre, par la fantaisie unique de son texte apparent où jouent, imprévisibles et nécessaires, les autres lois du souffle et de la voix, du chant et puis du dire, avec, pour cette parole, le critère précieux et rare du juste et de l'accordé...

Où fournies, les clefs et la mesure ? Qui doit écrire la partition du devenir du monde ?

Lune à l'infini portée et tes sens multiples qui donnent à déchiffrer.

Secret toujours de cet accord qui n'est là, qu'à l'indice qu'en nous vibre et résonne cette vérité alternative, chassée, en fuite.

Lune, garante que nous prenons très au sérieux.

La poésie est cet alcool des jours de liesse et de désespoir, chemin, visée, trace de ce que la Création dût être ou est encore dans son plan domestique et pourtant si sauvage...

Réponse inattendue, reflet innocent des choses, épure sentie du possible en accord et reconnue, trame hors-temps de tout songe, elle est l'exutoire ou la nasse de nos fascinations, la poésie, l'étonnement – ah ! Combien il nous faudrait un autre mot - la lune !

D'INFIMES ÉPISSURES

Le vaisseau est étreint de forces d'avant son âge où nos propres nacelles avancent sans mémoire ni destination.

Il y a le filin d'être et l'odyssée de devenir, tant de nœuds que tu tresses et puis dénoues, lune du temps et de l'oubli.

Il y a la voile mais plus encore le vent, l'astronef aujourd'hui et le miracle de son ingrate course, la mer où le soleil s'ébroue, les petits poissons, la Terre tournoyante et stable qui les porte et la cruauté victorieuse, pour combien de temps ?

Il y a des ports escomptés, d'abyssales errances, l'espèce panurgique qui ne sait plus la halte, ni la borne ou le phare, la lumière toujours et l'ombre la métaphore sémaphore par impossible d'aller plus loin...

Infime encore est le regard porté à l'horizon d'océan ou d'azur, et autant la pensée métonyme qui va tissant et s'enroulant infiniment, pareille à toi lune serpentine, plan arrière ou patent de symbole, origine de questions éteintes, corde lâchée d'une croisière sans portulan.

Rêves insanes de Colomb sans Indes à l'Occident ! Cercle ivre des navigants fourbus et la galère Terre et le ciel c'est sûr, qui comptera encore !

Il n'y a plus que boucles et nœuds au lieu qu'à dérouler au plus juste la sonde, des filets à mailles fines sans limite ni merci.

Sur ces îles très lointaines ne voyez-vous aussi, croître les oiseleurs !

L'échelle n'a plus d'adossement, ni rive ou terrasse, il n'est plus que mouillages enchevêtrés, flottes sans pavillons clairs, des vaisseaux qui s'abîmes trop chargés d'atomes déviés et d'implacables rhétoriques, quelques mâts de cocagne où grimpent à mesure d'ironiques holons... Cordiers et capitaines, l'aveugle trame et ramait la prophétie.

Il y aura temps encore pour la croisière et le naufrage sous sa lumière retenue, pour l'ancrage et la dérive à l'aune des siècles que prodiguent ton nom et ta mansuétude pour l'homme labile et si corsaire, oh ! lune durable et comptée.

A TON CORDAGE D'INFINI

Comme on se quitte après le temps imparti.

Toi l'alternante et la méconnue, la grande image parmi nous et le miroir qui fut brisé, la salvatrice enfin du non-visible !

Défendu, exhibé d'un ailleurs sans borne, ton point ponctue l'*un-grund* surgi de ton seul être là, l'*Ein-Sof* encore d'où tu vins, et en-deçà le Craint et l'Obéi où s'affilie ton ordre, pour nous les insolents...

Le temps ne fut pas pris. On assiégea la matière. Certains se réjouirent que la tienne ne recelât rien et gardent ta réserve très narquoise de sphynges malicieuses à l'ironie inentamée.

« *Désarmer la nuit* ». Il reposa en tes éternités offertes.

Cocon cosmique et nos genèses... Il y eut la chrysalide et l'Eden des narrations, puis les larves et es morves d'où s'exhuma l'envol éphémère du vivant. Avec ce fil que tu nous tends... Et des carrés s'en tissent, des draps, des enveloppes, toutes mailles à ton métier incessant, pour l'parure soyeuse ou l'évasion qu'ils nouent, le linceul aussi du retour à l'humus semblable, sous la visée séculaire et...de nouvelles pontes.

Babels à nouveaux hisses à la poigne de ton prodige halluciné. La conquête, la défaite. Toujours plus loin, toujours plus fracassantes et insensées... Entre Chronos et puis Shiva, entre tant d'ères et les *kalpa*, où est passé le Grand Tisseur et qui nous hâle.

Passer à la limite du Nom...Se tenir en l'ineffable d'où la parole vient. Tu es la navette et la toile à l'infini, la voile très haute des abysses qui n'ont pas même fonds, la roue au puits que tu surplombes et la corde sans cesse à rallonger.

En tous sens tirant la lumière profonde et nous écartelant, nous briseras-tu à ton secret, amants demeurés en ce lieu double du souvenu et du renié, alternants de la présence et de la fuite, entre l'extase et le dédain, Toi celant ta grâce, et l'outrance couvée de nos fatales ingratitude, sans oublier les soifs inétanchées.

Quel jour fût dit qui te fit plus que toi-même et nous, avançant dans ces traces parentes, et qui vont s'effaçant ? D'où tes commencements ?

Étais-tu là à peine ou dans l'instantané qui te nomma, et si ton genre est langue d'homme, c'est nous encore que tu fécondes, lune parthénogène !

Ton orbe nue proclame cette trinité : le fou hasard de l'improbable, la beauté limpide ou néanmoins tu fus laissée, le chiffre cinglant des rigoureuses ellipses.

« *L'humeur
c'est le désir criblé de météores
venus dans son ciel
après
des parcours d'infini
pour
faire luire un instant d'éphémères étoiles... »*

L'histoire n'abordait plus qu'à d'infréquentables ports, le temps n'arborait plus que son passé, ou toi, comme un témoin muet ou très bavard.

Il s'est d'abord agi des songes, puis survinrent l'espérance et le grand Eveil et le grand Sommeil où veille la lumière équivoque de savoir.

*« Savoir...
croire lune clair la promesse
l'idéal ainsi s'avorte du soleil... »*

*Savoir...
Logie, métrie, nomie
qu'en guise de rênes
un a vous prive
de rectitude numérale
encolures trop fines
nous tirant diligence...
vers quel ordre hennissant
l'unique caravansérail... »*

J'ai à ton écho, saisi la pulsation des chroniques, les figures espacées peu, du rythme altier des mondes à leurs gisants. A ton signe j'accommode un innombrable de visages et ton chiffre a été tel que celui des langages, l'imprédictible et le garant cependant d'exister. La visée trouble de la durée est plus nette à ton dess(e)in, lune encore du cercle et de la ronde, lune des cycles qui recommencent ou, à tout jamais, s'enfuient.

Tu es notre destin, Lune, qui dure le temps divin d'un soleil, le temps d'un jour, du vrai et de l'erreur, d'une saison, d'un deuil, d'une aube, d'un cri ou d'un enfantement, le temps d'un visage, d'une hauteur pourtant unique d'homme ou d'œuvre à chaque fois, le temps du temps, des fleurs et des morts sans mémoire ou qui insistent.

Ils furent en ces jours de souverain soleil et de fertile nuit, saturés de jour et emplis de nuit, et ils inventèrent un jour et ils inventèrent une nuit, et ils virent que leur jour n'était pas le jour et que leur nuit n'était pas la nuit et ils ne surent pas nommer ce jour ni cette nuit. Ils ne pouvaient dire que cela était bon et moins encore pour la nouvelle nuit, et ils commencèrent à peupler leurs jours d'ombres, et leurs nuits pullulèrent de toutes sortes d'êtres qui avaient nom et point vie et la lune en tournant les regardait, fille du premier jour et mère de plus longues nuits.

**RIEN ENCORE N'EST VENU
HORMIS
D'INFIMES ÉPISSURES
À TON CORDAGE D'INFINI**